

**Etude comparée**

***Le Livre de l'Hospitalité, Edmond Jabès*  
Gallimard éd., 2012**

***Parole prise, parole donnée, Mohammed Hmoudane*  
Clepsydre, Editions de La Différence, 2007**

*L'errance nous donne de nous amarrer à cette dérive qui n'égare pas.*

*Edouard Glissant, Traité du Tout Monde.*

Errer sans s'égarer. Voilà ce que proposent Edmond Jabès et Mohammed Hmoudane au lecteur qui ose s'aventurer dans le monde de leurs recueils respectifs.

Le thème de l'errance semble alors tisser un lien entre *Le Livre de l'Hospitalité* d'Edmond Jabès, et *Parole prise, parole donnée* de Mohammed Hmoudane. Ces deux recueils, créés à un peu plus d'une quinzaine d'années d'intervalle ont chacun leurs particularités : dans le premier, les poèmes, les mots respirent le calme et, secondés par une ponctuation fluide et régulière, recherchent une pure harmonie. Le poète, qui erre dans un monde de doutes, nous les présente comme essentiels à la constitution d'une *identité* qui lui est chère. Le second, quant à lui, semble perdu dans un monde de violence dont il s'imprègne. Et pourtant, au fil du recueil, son apparente agressivité s'efface, laissant sourdre comme une douleur persistante, et fait place à l'assurance du renouveau. L'errance, peu à peu, n'est plus une perte de soi, mais permet un retour du soi, sur soi.

On voit donc que, malgré leurs différences stylistiques, ces deux poètes font du thème de l'errance, de la « dérive »<sup>1</sup>, la condition d'un retour sur soi.

Seulement, cette errance poétique, chez eux, semble imposée par une réflexion infiniment plus douloureuse : elle est, en effet, indétachable de la condition même de

---

<sup>1</sup> Je reprends ici le terme utilisé par Edouard Glissant (quoique ce ne soit pas exactement dans ce sens que ce dernier l'entend) car il me semble un marqueur efficace de ce double mouvement qui caractérise la poésie d'Edmond Jabès et de Mohammed Hmoudane, la « dérive » étant à la fois un mouvement d'écartement du connu, du normé, et un moyen de réduire, le plus possible, cet écartement.

l'*étranger* immigrant, condamné soit à une dépossession (il n'a pas la nationalité du pays dans lequel il habite), soit, et de manière plus radicale, à une éternelle différence, une singularité douloureuse, à une non-appartenance presque définitive. Définitive car l'étranger qui émigre est à la fois étranger pour ceux qui l'entourent, étranger à lui-même, et étranger pour ceux qu'il a connus : sa nouvelle vie, dans un ailleurs, le change radicalement.

D'où cette question : comment, en définitive, se retrouver ?

Il semble alors, que, pour y répondre, nos deux auteurs s'attardent sur une mise en scène particulière du « je » poétique. Celui-ci, contraint de se remettre en cause, thématiquement mais aussi linguistiquement, exploite trois faces de l'activité poétique : l'autodestruction, la recherche d'un « soi » stable, et enfin la création d'une langue que l'on peut qualifier, en reprenant un thème cher à Edmond Jabès, d'« hospitalière ».

Ainsi, à travers cette mise en scène, nous pourrions voir à quel point la langue est le point de convergence de toutes les problématiques posées par ces recueils, mais aussi la solution de celles-ci. Créer une nouvelle langue revient alors à recréer un nouveau soi prêt à dépasser toutes les frontières linguistiques et à ne plus être *étranger* dans sa propre langue.

Les deux recueils semblent en premier lieu effectivement souligner, chacun à leur manière, une certaine forme de perte de soi. Cette expérience propre à l'errance (qui suppose que le soi n'existe plus réellement en tant qu'entité distincte du reste du monde) est partagée par un « je » poétique mouvant, qui semble sans cesse échapper au lecteur, et refuse de se laisser unifier.

On peut ainsi faire un relevé rapide des diverses figures du poète qui sont développées dans *Le Livre de l'Hospitalité*. Les plus fréquentes sont de quatre types : celle du « sage », ou encore celle d'un « je » en proie à des pensées morbides ou singulièrement déprimantes qui le poussent à l'écriture ; celle d'un « je » impliqué dans les problèmes de son temps (l'intrusion d'un article de presse<sup>2</sup> dans le recueil souligne cette implication) mais aussi celle d'un « je » qui a une vie, un passé<sup>3</sup>, un futur, ou d'un « lui » qu'il incarne<sup>4</sup>... Elles s'alternent, se répondent, sans ordre ni suite logique, et servent à la construction de figures poétiques dont les voix sont multiples et se complètent (*via* la forme dialogique, les citations entre guillemets, voire sans marque typographique précise). L'étranger ne peut être assimilé ou

---

<sup>2</sup> Edmond Jabès, *Le Livre de l'Hospitalité*, « Un jour de vie », p.33

<sup>3</sup> Edmond Jabès, *Le Livre de l'Hospitalité*, « L'hospitalité nomade », p.81

<sup>4</sup> Edmond Jabès, *Le Livre de l'Hospitalité*, « Arc en ciel I », p.40

ingéré par une unique figure poétique, et semble alors devoir se faire *étrange*, hors du commun.

Mohammed Hmoudane, lui, semble d'abord choisir de faire cohabiter toutes les voix en une unique voix intérieure, celle d'un « je » marginal. Là où Edmond Jabès exilait ses figures poétiques de la rumeur du monde<sup>5</sup>, de ses bruits et de ses bas-fonds, Mohammed Hmoudane, lui, choisit d'y plonger son « je » : les bars sous sa plume deviennent temples du mal-être physique et poétique. Dans « Poèmes piégés comme une voiture » le « je » insiste sur son état physique critique lors de ses « saouleries » et ce ne sera que dès « Au centre des ruines » (après « Détonation ») qu'il semblera sombrer dans un état plus serein. La multiplicité des voix qui habitent le « je »

Toutes ces voix frayées de mes pas éthérés quand mon corps dégueule sa nuit  
constellée de néons – je suis tout artifice  
Toutes ces voix frayées au seul chant liquide gueulé<sup>6</sup>

font simplement de lui, peu à peu, l'altérité la plus complète, représentée par le « tu », toujours écartelé entre plusieurs voix :

Ta voix ressemble  
au sang  
au vent  
au bleu d'océan.....<sup>7</sup>

Chez ces deux auteurs, la figure qui se fait voix du poète échappe donc sans cesse au lecteur. Il lui suppose en effet une unité (de discours, de sensations), mais cette unité n'est jamais appuyée par les dires même du poète. Elle est même, souvent, refusée : la distinction chez Edmond Jabès, du « sage » et du « je » est ici assez révélatrice. Ainsi, la figure poétique semble errer<sup>8</sup> dans un non-être qui figure une des préoccupations majeures du recueil, celle de l'étranger qui peine lui-même à se définir, de l'immigré en constante mouvance qui ne sait à quoi s'accrocher, si ce n'est à cette errance qui progressivement le constitue.

« L'errance est notre lien. »<sup>9</sup>

---

<sup>5</sup> Les lieux de déploiement de la figure poétique sont en effet multiples : la ville (« Il pleut sur Paris », p.30), le livre (« j'ai fait du livre mon lieu », p. 52), le désert (dans « L'Hospitalité nomade », p.81), etc. ...

<sup>6</sup> Mohammed Hmoudane, *Parole prise, parole donnée*, p. 25

<sup>7</sup> Mohammed Hmoudane, *Parole prise, parole donnée*, « Au centre des ruines », II, p. 88

<sup>8</sup> Ici, ce mot est envisagé dans sa définition première : « Aller d'un côté ou de l'autre, au hasard, à l'aventure », *Le Nouveau Petit Robert de la langue française* 2010.

<sup>9</sup> Edmond Jabès, *Le Livre de l'Hospitalité*, p.46

souligne le poète égyptien, en affirmant par là l'existence d'un « nous », c'est-à-dire une communauté partageant cet écartèlement presque constitutif.

Or la question de l'errance et de ce qui est étranger est indissociable de la question de l'origine, mais aussi, et surtout, de celle du but. Ainsi si Edmond Jabès affirme

Je ne vous demande pas qui vous êtes. Ni votre lieu d'origine, ni celui où vous vous rendez.<sup>10</sup>

il semble que ce ne soit pas sa position par rapport à sa propre poétique, et que cette *non-demande* ne soit qu'une manière d'épargner au « vous » ces questions qui hanteraient le poète. En effet, la question du sens semble constitutive *du Livre de l'Hospitalité*. Elle est en effet posée dès les premiers mots du recueil, par une section nommée « *Où ? Quand ? Pourquoi ?* »<sup>11</sup>. Là est la question fondatrice de toute œuvre, celle du lieu et du temps d'origine, mais aussi celle de l'origine conceptuelle. Cette dernière peut donner lieu à diverses interprétations : « Pourquoi ? » comme la question du lien entre le temps, le lieu et l'œuvre, mais aussi « Pourquoi ? » du « pour-quoi », du but final de toute chose, notamment. C'est une véritable interrogation sur l'écriture poétique même que nous propose le poète. Il en va de même chez Mohammed Hmoudane, pour qui l'œuvre semble d'emblée « piégée » : *Parole prise, parole donnée* s'ouvre sur cette simple inscription :

1

*Poèmes piégés comme une voiture*<sup>12</sup>

L'entrée dans le recueil est présentée comme singulièrement dangereuse. L'image du piège, mais surtout de la « voiture piégée » est révélatrice d'une poétique obsédée par la question de l'origine de la création: dans le poème comme dans la voiture, si on sait que le piège est dans la structure profonde, il reste cependant *a priori* invisible, caché. On ne sait donc d'où viendra précisément la « détonation », ni *quand*, ni même *pourquoi* : là encore, le pourquoi peut s'entendre dans tous les sens que nous avons développés un peu plus haut.

---

<sup>10</sup> Edmond Jabès, *Le Livre de l'Hospitalité*, p.60

<sup>11</sup> Edmond Jabès, *Le Livre de l'Hospitalité*, p.11

<sup>12</sup> Mohammed Hmoudane, *Parole prise, parole donnée*, p.7

Ajoutons à cela que les deux poètes, comme leurs lecteurs, semblent être, au final, pris dans leurs propres filets : la question est posée, et pose problème : définir l'origine de l'acte poétique, *via* le langage poétique semble alors une activité hautement risquée, en ce qu'elle questionne sans détours le poète lui-même, et, peut être, le renvoie à son statut d'étranger en lui posant la question de sa propre origine. Or, questionner sur l'origine, revient à raviver la blessure de l'écartèlement intrinsèque à la condition d'immigré, dont nous avons parlé un peu plus haut, mais aussi souligner ce qui fait que l'étranger est étranger, son origine même faisant de lui quelqu'un de différent, dans sa langue, sa culture, ou même, tout simplement, physiquement. C'est, de fait, la question de l'origine qui fait que le problème est posé en tant que telle, car elle rend possible la différence, et donc, l'étrangeté. Cette question est donc capitale chez ces deux auteurs.

Il s'agira alors non pas de définir quelle est l'origine, mais d'évaluer comment cette donnée peut être dépassée, afin de pouvoir donner une cohérence à l'être. On l'a vu, le « je » poétique, éclaté, souligne cet écartèlement de l'être. Mais, il est intéressant de remarquer à quel point la multiplicité des voix peut permettre le dépassement d'une poétique centrée sur l'un : il s'agirait, pour dépasser une dualité « autochtone/étranger » de multiplier les figures en montrant que, de fait, l'unique, le même ne peut exister, mais surtout que rien n'est immuable.

« L'étrangeté réfuterait-elle la question qu'elle véhicule ?  
« elle est toujours question à l'autre que nous interrogeons, en nous questionnant.  
« ... celui que jamais nous ne connaissons et qui pourrait bien être nous même »,  
disait-il.<sup>13</sup>

Edmond Jabès insiste bien ici sur l'importance du « nous », première personne du pluriel, et sur la multiplicité (pluralité de « je ») qu'il autorise. Or l'autre, pour lui-même, est aussi un « je » et peut donc faire partie d'un « nous ». Il peut donc être « nous-mêmes », sans que cela pose problème.

Linguistiquement, donc, il s'avérerait possible de créer les conditions d'une totalité consciente de ses différences, d'une multiplicité, donc, pourtant capable de se synthétiser dans un « nous », première personne du pluriel (concept on ne peut plus révélateur d'un certain mode d'être au monde !).

---

<sup>13</sup> Edmond Jabès, *Le Livre de l'Hospitalité*, p.75.

La langue, reflet d'une certaine manière d'être au monde, varie selon les individus, mais surtout peut être le moyen, l'outil idéal de retour sur soi : ma langue serait mienne et me reflèterait ; il en résulte qu'en soulignant, dans la langue, ce qui relève du modelé par mon vécu propre, mes appréhensions (etc.), je peux m'affirmer en tant qu'individu singulier et retrouver une indépendance qui aurait pu m'être refusée. Par la langue, en insistant sur ce que j'ai, et que nous avons tous d'*étrange*, j'abolis alors mon statut d'*étranger*, et ce en acceptant son évidence même. L'écriture rappellerait ainsi, avec le plus d'insistance, la complexité des tensions linguistiques auxquelles doivent faire face ces auteurs : tensions dues à l'émigration, d'un poète pris entre la langue de son pays d'accueil, le français, celle qu'il a choisie pour écrire, mais qui n'est pas sa langue maternelle ; mais aussi tensions dans le pays d'origine, où l'arabe écrit (celui du Livre) n'est pas l'arabe parlé. Ces tensions se reflètent dans le très beau dialogue qui figure dans *Le Livre de l'Hospitalité*, dans la section « L'hospitalité de la langue » :

[...]

- Tu as, très habilement, œuvré afin de t'approprier ma langue.
- Ne la partageons nous pas ?
- Nullement.  
Toi tu l'as apprise, c'est tout.
- Moi, je suis né avec.
- Doux leurre. J'ai, chaque fois, le sentiment que ma langue naît avec moi.
- L'exercice, la pratique d'une langue ne nous donnent aucun droit sur elle. Ils nous incitent à la parler, à l'écrire le plus correctement possible.
- Ils nous donnent le droit de l'aimer. Et n'est ce pas à elle que j'ai recours, pour mieux me connaître, me comprendre, pour interroger, enfin, mon devenir ?

[...] <sup>14</sup>

Cette réflexion sur ce qui fait qu'une langue nous appartient ou non, nous reflète ou non, semble ainsi au cœur de la réflexion des deux poètes. Ainsi, Mohammed Hmoudane affirme dans la section X de « Poèmes piégés comme une voiture » :

La guerre ne fait que commencer – et j'en suis le verbe suscité – j'en suis le verbe calciné – le verbe ressuscité <sup>15</sup>

Ici, le poète ne cherche pas à se défendre contre une autre entité qui lui interdirait l'accès à la langue. Il la revendique comme étant sienne, et se revendique comme étant elle. Nulle question ne se pose : « suscité », « calciné », « ressuscité », ces trois verbes indiquent bien

<sup>14</sup> Edmond Jabès, *Le Livre de l'Hospitalité*, p.52

<sup>15</sup> Mohammed Hmoudane, *Parole prise, parole donnée*, p. 25

que cette langue incarnée par le « je » poétique n'est pas une langue en particulier, mais sa propre langue, celle qu'il a lui-même permis de « ressusciter ».

Il s'agit donc pour ces deux auteurs de répondre à la tension par la création : du « sentiment que [la] langue naît avec » à l'incarnation d'une nouvelle vie de la langue (« ressusciter », mais aussi ré – susciter). Le poète se propose de faire du poème le lieu d'une renaissance de l'étranger, non plus en tant qu'étranger, mais en tant qu'autre comme tant d'autres : nous avons en effet tous une réactualisation du langage qui nous est propre, et cela ne peut être contesté.

Ainsi, pour Mohammed Hmoudane et Edmond Jabès, l'écriture est le lieu d'une reconstruction de soi. La mise en scène du thème de l'errance, tant thématiquement que linguistiquement, semble alors accentuer la problématique posée par le statut d'*étranger*. Il ne s'agit pas en effet de dissoudre cette problématique, mais de trouver et d'éliminer en son sein même toute idée de culpabilité. Le poète est certes différent, *étrange* et *étranger* dans son pays d'accueil (et donc coupable de ne pouvoir s'assimiler totalement), mais aussi *étrange* lorsqu'il revient dans sa contrée d'origine (et là, coupable de n'avoir pu rester le même) mais c'est cette différence qui lui fournit une énergie créative unique. Il s'agit alors, dans ces deux recueils, de montrer comment cette transformation d'un mal être personnel peut devenir une puissance poétique. Pour ce faire, les deux auteurs adoptent deux stratégies poétiques qui semblent radicalement différentes, mais dont les buts convergent : là où l'un se détruit sous le regard de l'autre, puis se reconstruit en s'en affranchissant, l'autre le cultive et s'en nourrit pour mieux affirmer sa différence.

La recherche de soi à travers le statut d'*étranger* passe donc, chez Edmond Jabès comme chez Mohammed Hmoudane, par une forme d'errance dans la poésie, et par la poésie.

On peut reprendre, pour affiner cette affirmation, la définition même de l'errance poétique que propose Edouard Glissant, et qui semble tout droit inspirée de la littérature d'exil du monde arabe. L'errance serait en effet, selon lui, « [...] ce qui incline l'étant à abandonner les pensées de système pour les pensées, non pas d'exploration, parce que ce terme a une coloration colonialiste, mais d'investigation du réel, les pensées de déplacement qui sont aussi des pensées d'ambiguïté et de non-certitude qui nous préservent des pensées de système, de leur intolérance et de leur sectarisme. L'errance a des vertus [...] de totalité [...] »<sup>16</sup>.

---

<sup>16</sup> Édouard Glissant, *Introduction à une Poétique du Divers*, Paris, Gallimard, 1996, p.130

C'est à ce type d'errance que s'attache notamment Edmond Jabès, avec sa conception d'une hospitalité totale, quotidienne, non seulement en tant que manière d'être, mais aussi de réfléchir les rapports à la langue. Sa poésie est abandon de certitudes, et c'est ce qui nourrit l'errance : « Ne demande pas ton chemin à celui qui le connaît, mais à celui qui, comme toi, le cherche. »<sup>17</sup>. Mohammed Hmoudane, lui, fait le choix de créer une errance dans un monde où la destruction des certitudes et du poète est clairement figurée : il s'agit de démonter, pièce par pièce, le « système », de lutter contre une société dédaigneuse et sectaire, la création d'un nouveau soi poétique étant tributaire de ces « détonations ».

Pour ces deux poètes, donc, la langue poétique se fait véritable moyen de création, mais création ici du nouveau, *via* la destruction de ce qui semblait certain. Au divisé, partiel, de ce qui était, succède alors une nouvelle totalité singulière.

---

<sup>17</sup> Edmond Jabès, *Le Livre de l'Hospitalité*, « Arc en Ciel II », p.57